

Recherches sociographiques



Christian MORISSONNEAU, *La Terre promise : le mythe du Nord québécois*

Henrique Urbano

Volume 20, Number 1, 1979

Savoirs savants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055828ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055828ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Urbano, H. (1979). Review of [Christian MORISSONNEAU, *La Terre promise : le mythe du Nord québécois*]. *Recherches sociographiques*, 20(1), 130–131.
<https://doi.org/10.7202/055828ar>

Christian MORISSONNEAU, *La Terre promise: le mythe du Nord québécois*, Montréal, Hurtubise HMH, 1978, 212p. (« Cahiers du Québec: Ethnologie », 39.)

« L'histoire du Québec doit être révisée, à travers celle du Nord... » (p. 114). S'il fallait encore des preuves, après lecture du livre de Christian Morissonneau, on conviendrait que les Pays d'en Haut étaient pour les élites dirigeantes du Canada français de la deuxième moitié du XIX^e siècle une « Terre promise », une source de « Régénération ». Les faits ne sont pas tout à fait inconnus. Mais la lecture qu'en fait Morissonneau ne manque pas d'originalité. Il essaye de comprendre les raisons qui justifient la place de choix occupée par le Nord dans l'archéologie mentale du peuple québécois. Sous prétexte d'analyse, il propose une thèse en utilisant les écrits de quelques protagonistes privilégiés ; dirigeants ecclésiastiques, personnages politiques, auteurs littéraires. Le choix est judicieux et pertinent.

Selon l'auteur, le Nord est « un thème mythique inscrit dans une idéologie » (p. 26), car « toute idéologie possède... un noyau mythique. Pour l'idéologie dominante du XIX^e siècle, il est relativement facile de le démontrer. Le même mythe servira de thème mythique dans le mythe général du Nord. Le lien entre le mythe et l'idéologie se comprend mieux puisque le mythe en est l'élément primordial » (p. 30, n.10). Mieux ? C'est peut-être trop dire. Mais donnons à Morissonneau le bénéfice du doute. En quoi le « mythe du Nord » est-il caractéristique ? La réponse est claire : « le Nord est une Terre promise » ; « la conquête du Nord est une mission providentielle » ; « le Nord est Régénération » (p. 34). Les constructeurs du mythe ? Garneau, M^{gr} Laflèche, Rameau de Saint-Père, le curé Labelle, l'abbé Proulx, Buies, Testard de Montigny, Nantel.

Quelques études parcellaires avaient déjà laissé entendre que le thème du Nord s'inscrivait dans une recherche collective de définition globale de la société canadienne-française. (Voir en particulier les travaux de Gabriel DUSSAULT : *Messianisme, utopie et colonisation du Québec, 1850-1900*, thèse de doctorat inédite, Paris, École pratique des hautes études, 1975 ; « Un réseau utopique franco-québécois et son projet de reconquête du Canada (1860-1891) », *Les Relations entre la France et le Canada au XIX^e siècle*, Paris, Centre culturel canadien, cahier 3, 1974.) La preuve que nous fournit Morissonneau semble convaincante. Elle part d'une brève analyse de la situation du Canada français entre 1840 et 1900 : « trois données doivent retenir l'attention : l'expansion désordonnée, qui devient exode, d'une petite collectivité ; la menace de l'assimilation du rapport Durham ; un nouveau mode de production et une idéologie nouvelle en concurrence avec un mode de production et une idéologie considérés comme rétrogrades » (p. 53). Dans ce contexte, « le mythe du Nord et ses composantes symboliques est une réaction dynamique et optimiste de l'élite à un défi vital » (p. 54).

En fait, les courts paragraphes que Morissonneau consacre « aux modes de production », « nouveaux ou rétrogrades », ne nous disent pas assez comment ils étaient structurés ou de quoi il s'agit. Par contre, trois chapitres consacrés au dépouillement de sources écrites nous offrent un excellent choix de textes qui définissent les trois caractéristiques du « mythe du Nord ». À quoi il faut ajouter un dernier coup de pinceau, où l'auteur nous montre l'importance de quelques influences « exogènes » qui précèdent immédiatement la production massive d'une littérature sur le Nord. Nous sommes au début de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Ces années marquent le tournant d'une époque décisive pour le peuple canadien-français. Le discours idéologique en rend compte.

Idéologique ? Utopique ? Mythique ? Nous voilà donc, tour à tour, en train de trouver un schéma pertinent pour encadrer la production et la permanence du langage du Nord dans le pays québécois. Selon Morissonneau, peu de traces restent encore dans la mémoire collective du peuple canadien-français. Comment expliquer cet oubli ? Pourtant, la vigueur du « mythe » et les développements qu'il a connus parmi les élites cléricales et intellectuelles du siècle dernier laissaient présager un bien meilleur sort. Discours d'élite, c'est-à-dire discours du pouvoir ou encore langage concurrent, le Nord est un prétexte pour l'exercice et l'affirmation d'un groupe ou d'une classe. Déjà Halbwachs nous avertissait qu'il fallait trouver les traits de la mémoire

collective dans la production sociale des groupes et des classes. Ces traits peuvent être généralisés à d'autres groupes ou à d'autres classes, selon le cas. Les représentations globales de la société ont une origine; elles portent les marques des groupes car elles traduisent la capacité de se définir et la force de les imposer aux autres. De la sorte, il n'est guère possible de dissocier le discours idéologique des enjeux du pouvoir et, plus particulièrement, du pouvoir politique. Le discours qui prend prétexte du Nord en est un. Il est le discours d'une classe avant de l'être d'un peuple.

Ce problème n'est pas nouveau. Il touche de près quelques sociétés du XIX^e siècle et même de larges régions occidentales du XX^e. Fortement enracinées dans une tradition judéo-chrétienne, ces sociétés affirment leurs espoirs et leur identité en des termes empruntés aux grands thèmes bibliques de la libération et de la conquête d'une Terre promise. Souvent, un messie nourrit les discours des masses paysannes qui vivent dans l'attente d'un âge paradisiaque. Mais rien de cela ne se trouve dans le discours idéologique des élites cléricales canadiennes-françaises. Le langage exprime les attentes d'une classe coincée entre le pouvoir ou la défaite absolue. En choisissant le pouvoir, elle ajuste le schéma biblique à ses raisons politiques. Le messie est de trop. Et si inconsciemment elle s'en cherche un, elle le décrira en termes politiques plutôt qu'en termes religieux.

Les remarques précédentes ne servent, en fin de compte, qu'à mettre en doute le cadre de lecture que nous sert Morissonneau. Elles ne mettent pas en question les faits ou les données. À notre avis, un vocabulaire biblique ne garantit pas une lecture mythique ou utopique de la réalité socio-politique du Canada français. Il faut savoir à quoi il sert et par qui il est utilisé. Vers les années 20 de ce siècle, Gramsci se demandait déjà comment expliquer l'emprise du discours mi-messianique mi-politique du clergé sarde sur le peuple paysan et analphabète de la Sardaigne. Il concluait, entre autres choses, que ce discours clérical servait à protéger les masses de petits agriculteurs de l'attraction exercée par le nord industriel italien et à les garder dans les limites étroites d'un espace politique défini par le monde des fonctionnaires ecclésiastiques et civils. Cette abstraction qu'est le peuple pouvait-elle penser autrement? « Le peuple » peut-il se donner un discours différent de ses élites et des classes dominantes d'une époque? S'il est vrai qu'il n'est pas toujours capable d'affirmer globalement sa propre vision de la société, il est au moins capable d'oubli. En cela, les pages finales de Morissonneau sont éloquentes, malgré les vagues références à un programme de télévision ou à une trop brève évocation des paroles de chansonniers.

Henrique URBANO

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Fernand DUMONT, Jean HAMELIN et Jean-Paul MONTMINY (sous la direction de), *Idéologies au Canada français, 1930-1939*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 1978, 361p. (« Histoire et sociologie de la culture », 11.)

Ce livre contient des articles sur l'idéologie de certains journaux, groupes et individus du Québec pendant les années trente. Les auteurs se sont donné une tâche difficile parce que, pour analyser la façon dont un journal ou un individu perçoit la réalité, il faut en même temps analyser le contexte social dans lequel il agit. C'est beaucoup à faire dans un texte d'une vingtaine de pages. Il s'ensuit nécessairement que ces articles, qui mettent en relief certaines idéologies des années trente, ne dessinent pas avec suffisamment de précision les réalités sociales, économiques et politiques qui les accompagnaient. Compte tenu des contraintes imposées par l'espace, ces articles témoignent d'une recherche rigoureuse qui respecte les plus hautes exigences.

Il se peut que ce type d'ouvrage convienne mieux à l'étude de l'idéologie des individus. Par exemple, Jacques Rouillard analyse l'évolution des idées d'Alfred Charpentier et Peter Southam nous présente Édouard Montpetit, tous deux avec beaucoup d'acuité, et ils réussissent une